



Alexandre

De Jean-François Amiguet.
Avec Didier Sauvegrain,
Michel Voita, James Mason.

Dans l'immobilisme et la confusion qui menacent de stériliser pour longtemps, peut-être pour toujours, la création cinématographique en Suisse, Amiguet, renvoyé trois fois au Salon des refusés par une commission fédérale, a choisi de prouver la marche en marchant.

Entouré de collaborateurs bénévoles, donnant à son entreprise l'enthousiasme comme principal capital, prenant des risques, il a préféré, plutôt que de se taire, s'exprimer par le moyen des bouts de ficelle, puisqu'on lui retirait le fil de soie qu'exigeait son projet. Picasso déjà montra que l'imagination peut trouver sa

liberté de métamorphose en œuvre sans nécessairement s'offrir le marbre ou le bronze: l'esprit compte plus que le matériau qu'il travaille.

Cette attitude impertinente d'Amiguet, d'Anne Gonthier (coréalisatrice) et de leurs amis ne respecte pas la règle du jeu financier qui dicte la résignation; elle mérite mieux que notre attentive sympathie: notre estime! Pourtant, celle-ci, disons-le tout net, serait mal justifiée si le résultat, à son tour, ne sollicitait pas notre plaisir en s'affirmant aussi maîtrisé, vif, rayonnant qu'un film de même nature ayant disposé de beaucoup plus d'argent. Car si le leur est né dans la misère, il n'est aucunement pauvre. Au contraire, il sait compenser par la gaieté, par la notation juste, par son charme, ce qui manquait à son budget. Il narre

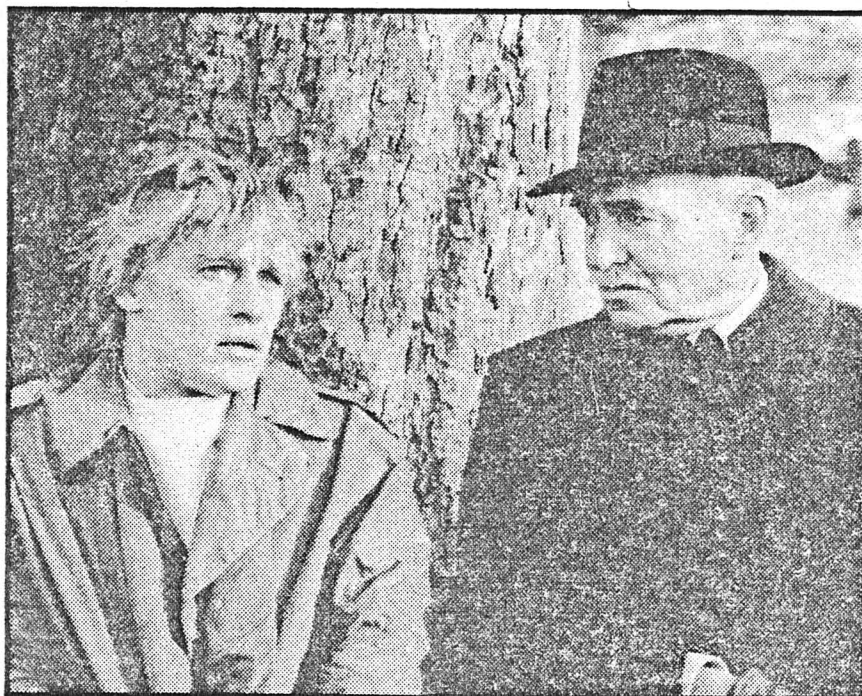
les aventures de deux jeunes Veveysans qui se rencontrent et vont gambader ensemble dans la région parce que l'un d'eux a reçu d'Ariane une carte postale où l'infidèle annonce qu'elle se repose à la montagne en compagnie d'un certain Alexandre. Les deux compères se proposent de le découvrir, mais n'y parviendront pas, simplement parce qu'il n'est peut-être qu'un fantôme d'Ariane. Bref! jamais nous ne verrons Alexandre, ce qui n'empêche pas ce personnage absent d'occuper les séquences ou, plus exactement, de polariser le sens du récit.

A cause de lui, perturbés, amusés, prêts à tous les étonnements de l'ingénuité retrouvée, Alfred et Antoine s'enchantent d'un rien, s'inquiètent d'un rien, du soleil dans la chambre, de la partition posée sur le piano,

d'un téléphone qui sonne, d'un téléphone qui ne sonne pas, d'un train qui s'enfonce en reflets dorés dans les vitres de la gare de Martigny, de l'art hérité des grand-mères de réussir une gelée de coing.

De vagabondages farfelus en observations insolites, de portes ouvertes malgré les clés perdues jusqu'à la cérémonie du thé, les cocas-

series ponctuent un itinéraire fantaisiste qui rappelle, un peu, ceux qu'invente Michel Soutter: c'est un compliment, dans l'ordre du caprice, de la fraîcheur, de l'humour tendre. Et c'est également une lueur d'espoir dans la nuit qui s'avance devant les caméras des cinéastes suisses de la nouvelle génération.



James Mason et Didier Sauvegrain dans « Alexandre », de Jean-François Amiguet.

DIMANCHE

Tribune

le point de l'actualité

A propos du cinéma suisse

Cet effort d'Amiguet, qui me paraît aboutir à une drolatique méditation au sujet des incertitudes du cœur, serait tristement vain si le public le boudait uniquement parce qu'il se méfie des films suisses et qu'il préfère les produits standardisés lancés avec des budgets de publicité colossaux qui permettraient à l'équipe d'Amiguet de réaliser vingt films comme *Alexandre*.

On a beaucoup parlé, cet été, de la situation du septième art helvétique ; et les enquêtes qui se prétendaient sérieuses ont aligné doctement les jugements approximatifs et les informations fragmentaires. Il fut répété mille fois que les films suisses sortent inévitablement de la monotonie romanesque pour tomber dans les ennuyeux rabâchages introspectifs.

Ceux qui proclament, en perroquets, ce genre de bêtises n'ont pas de peine à mettre le public de leur côté, parce que le public ne va plus voir les films suisses dont la rumeur dit qu'ils sont particulièrement sinistres et, par conséquent, ne les voyant pas, il croit sur parole ce qu'on en dit. Ce banal cercle vicieux, chaque jour tracé d'un trait plus gras par ceux qui retirent, idéologiquement, un bon avantage du mépris ainsi manifesté à ce moyen d'expression, ne peut

être brisé que par le spectateur qui refuse de se laisser manipuler et qui prendra le parti d'aller juger sur pièces. *Alexandre* offre, à cet égard, une bonne occasion.

Les paysages de notre région sont superbement photographiés par Rainer Klausman, un opérateur débutant qui fera certainement parler de lui. Ces images nous donnent la possibilité de découvrir ou de redécouvrir une lumière lacustre, un silence près d'un jardin, l'animation d'une rue, un climat de jeunesse ou de rencontres à la fois naturelles et surprenantes. En fait, ce film nous parle de nous-mêmes, avec notre accent, hors de la moindre pédanterie, ce qu'on ne saurait dire de la majorité des spectacles venus d'ailleurs, jetés sur les écrans avec préconditionnement des foulés. Il faut ajouter, pour élargir le débat, qu'il est malhonnête de parler du cinéma suisse comme d'une entité abstraite sans le replacer dans le contexte économique-politique de la distribution, de l'exploitation des salles (que montrent-elles, et pourquoi ?), sans évoquer les infrastructures industrielles. (Pourquoi n'y a-t-il pas de vrais producteurs ? Comment vivent nos laboratoires et pourquoi sont-ils menacés par le chômage ?)

Les cinéastes suisses connaissent une crise grave. Composer, en leur faveur, une longue plainte en se tournant vers le Palais fédéral ne suffira pas, hélas, à leur venir en aide. C'est l'analyse globale de tout un secteur du show-business helvétique (TV comprise, évidemment) qu'il conviendrait d'entreprendre.

Mais le plus urgent, pour l'instant, est d'exiger que la production nationale soit programmée et pour cela il n'y a pas trente-six solutions, mais une seule : aller voir les films suisses lorsque, par hasard, ils parviennent jusqu'à nos salles publiques, se faire à leur sujet une opinion directe et personnelle, c'est-à-dire ne plus croire les ragots qui cherchent à les dévaluer uniquement pour surévaluer les navets (taillés à l'ordinateur, aux éclairages aveuglants) que les marchands veulent nous faire prendre pour des lanternes.

Allez voir Alfred et Antoine sur les traces d'Ariane et d'*Alexandre*. Vous rencontrerez le père sous les traits de James Mason, un basketteur, un dialogue amusant, des situations à quiproquos, et deux jeunes comédiens étonnants capables de jouer sur le rythme et non sur le pittoresque émoullent.

par
Freddy Buache